L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

218 | 2016

Varia

L'énigme de la disparition

André Mary

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28926>

DOI : 10.4000/lhomme.28926

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 mai 2016

Pagination : 57-65

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

André Mary, « L'énigme de la disparition », *L'Homme* [En ligne], 218 | 2016, mis en ligne le 19 mai 2018, consulté le 26 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28926> ; DOI : 10.4000/lhomme.28926

L'énigme de la disparition

André Mary

« Donne-moi le livre, prends le livre et *mange-le* :
il te causera de l'amertume dans le ventre,
mais dans ta bouche il sera doux comme le miel »
Apocalypse de Jean (message de Patmos, 10, 9, mes italiques).

DANIEL FABRE nous a quittés dans la nuit du samedi 23 au dimanche 24 janvier 2016. Il aimait la vie et la chanter, il aimait vivre avec les belles choses¹. Il laissait entendre qu'il se voyait partir en chanson, et pourquoi pas avec une « belle messe ». Il l'a eue, dans ce pays « cathare » qui était le sien, au cœur de la Basilique des saints Nazaire et Celse de la Cité de Carcassonne, restaurée par Viollet-Le-Duc, au même titre que les fameux remparts de la Cité qui formaient l'horizon de son enfance et de son adolescence². Daniel était un marcheur et un voyageur ; il ne cessait de circuler, jour et nuit, dans son triangle de vie : entre Rome, Paris, et Carcassonne. Mais l'impératif du retour à ses lieux d'ancrage originels (la rue des Bons-Enfants de Narbonne, sa rue de la République à Carcassonne, son école et son lycée, sa maison) rythmait sa vie affective et intellectuelle. Que dire de cette Maison des mémoires de la rue de Verdun, où il entretenait le culte de ses héros ancestraux et renouait avec sa généalogie spirituelle (de la chambre du fantôme de Noé Bousquet au souvenir de René Nelli, son « prof de philo », son « double » [Fabre 2011]) ?

Un mangeur de livres

Daniel, on le sait, était un dévoreur de livres, et un fureteur de bibliothèques ; sa boulimie de lecture, attestée dès sa jeunesse, en faisait un familier des bouquinistes et un dénicheur d'ouvrages introuvables. La valeur du livre était inséparable de sa trouvaille et même parfois de sa dérobade

1. Pour reprendre le titre de l'essai éponyme de Mary McCarthy (1988 [1974]) qu'il aimait citer.

2. Viollet-Le-Duc est représenté dans l'Exposition universelle de 1855 à Paris, par ses études et dessins sur les remparts de Carcassonne et l'église Saint-Nazaire, cf. l'article de Jean-Paul Midant (2014).

inavouée. Les concours de bibliothèques dans le cercle de ses amis de jeunesse à Carcassonne l'ont conduit à transformer ses chambres, ses appartements ou ses bureaux, en bibliothèques. On peut suivre « à la trace », dans les rayons des étagères ou dans les petits tas accumulés sur toutes les tables disponibles, les chantiers en cours de ses lectures et de ses réflexions.

Avant de connaître et de découvrir l'homme en son pays, j'ai rencontré Daniel Fabre au moment du grand sursaut national de la communauté anthropologique du CNRS, menacée de disparition ou de dissolution (à l'image de son objet traditionnel, la culture), dans un champ intitulé « Sciences historiques : histoire moderne et contemporaine », en janvier 2006. Notre engagement dans ce combat de la Commission 38 pour la « sauvegarde de l'anthropologie », une discipline dont la fin programmée nous était annoncée, a scellé notre amitié. L'anthropologie était, dans son parcours personnel et dans sa pensée, profondément ancrée dans l'histoire des sociétés rurales européennes. Le monde de l'anthropologie française était pour lui un « village d'ethnologues » dont il connaissait toutes les segmentations et toutes les vies parallèles, les légendes et les secrets de famille. Son intérêt biographique pour les grands et les petits noms de l'anthropologie – de Pierre Bourdieu, l'homme du Béarn avec lequel il était un peu « pays », à Claude Lévi-Strauss, le petit-fils d'Isaac Strauss, professeur à Mont-de-Marsan (Fabre 2012), en passant par Jean-Pierre Vernant, professeur à Toulouse et résistant – renouvelait la lecture des enjeux théoriques et des conflits de paradigmes. L'histoire de la littérature et notamment du surréalisme se jouait autant dans les cercles parisiens que dans la chambre de Bousquet à Carcassonne ou dans le salon de Romain Rolland (2012) à Vézelay.

« L'ethnologue de la France » et des sociétés pyrénéennes qu'il était s'évertuait à corriger l'exotisme de l'ailleurs (africain, amazonien, polynésien) par le détour de l'altérité des campagnes françaises, et l'anthropologue « occitan » qu'il a été rappelait que la colonisation « de l'intérieur » relevait aussi de situations coloniales³. À l'inverse, il mettait à l'épreuve l'héritage quelque peu ethnocentrique et hexagonal des problématiques patrimoniales des monuments et des trésors nationaux, en lui imposant le détour anthropologique de la réflexion sur les « biens inaliénables » des Trobriandais (Weiner 1992) ou les regards croisés sur les trésors vivants du Japon ou de la Chine.

3. Le séminaire de l'EHESS sur « Les ethnologues en situation coloniale » (2010-2013) que Daniel Fabre a animé avec Christine Laurière et moi-même a été, pour nous et pour bien d'autres, une vraie aventure, l'occasion de mobiliser et de valoriser toute l'épaisseur et la richesse de son expérience biographique de la « maison » des anthropologues et tout l'intérêt des regards croisés, à l'image des deux Algéries de Pierre Bourdieu éclairées par le détour en Béarn.

Dans ses conférences comme dans ses séminaires de l'EHESS, on retrouve le goût de la narration, le sens de l'intrigue et les qualités de conteur de Daniel, autant que les méandres et les télescopes audacieux de ses trouvailles. L'imagination inspirée allait de pair pour lui avec la rumination du travail « en train de se faire » (avant de se défaire et de se refaire). Le dialogue des métaphores et des arguments d'images, la magie des signes (les chiffres-clés, les planches parlantes, les clous des missionnaires), autant que la force des « êtres verbaux » que l'on craint (« la bobotte » [Fabre 2013]), et la matérialité du livre qui vous « mange » habitaient sa vie. Daniel a toujours pratiqué l'école buissonnière et suivi des chemins de traverse. Il s'autorisait un bon usage du « mélange des genres » (archéologie, exégèse biblique, littérature et art, anthropologie de l'écriture), inspiré de cette « grammaire des objets en tous genres » et à cette « échappée des sens » à laquelle s'affrontait son collègue et philosophe des « institutions du sens », Vincent Descombes (1983).

La question concrète des matérialités religieuses et des choses sacrées était centrale dans les thèmes les plus récents de sa réflexion sur la valeur des objets d'art et la religion de la culture. Dans son dialogue avec les sociologues des religions, l'idée de « transfert de sacralité » illustrée par le « sacre de l'écrivain », la transmutation du judaïsme en culture de l'art juif ou la sacralisation des choses pérennes⁴, n'a cessé d'être soumise à relecture critique. Reprenant la remarque initiale de Lévi-Strauss selon laquelle les œuvres d'art cessent d'être belles pour devenir sacrées quand la religion meurt, il soulignait : « La conversion collectionneuse n'est donc pas un transfert du sacré au profane mais bien la révélation que le sacré dépasse et déborde ce que la religion met en œuvre » (Fabre 2012 : 283). Impossible de laisser entendre que le sacré serait le résidu païen de la religion, ni d'arrimer les lieux du sacré à quelque transcendance « spirituelle » du religieux, le transfert ou la « contagiosité » des choses sacrées chère à Durkheim relève d'une logique de l'immanence et de la matérialité du contact qui se déploie au cœur de l'ordinaire et de l'intimité des vies de chacun.

L'anthropologie est pour Daniel Fabre inséparable d'une interrogation sur le procès de production du sens et de la valeur des choses et des êtres, ce que les peuples appellent leur « culture ». Au-delà de la culture comme faits ou comme traits de la tradition ethnologique ou de la culture « cultivée » de l'histoire de l'art, l'émergence de la culture comme valeur pour ceux qui s'en réclament, au moment où ils la ressentent comme menacée de disparition dans son authenticité, introduit à une anthropologie de seconde génération qui lie la culture au mouvement de sa reprise ou de sa restauration.

4. Sur la pérennité, une des synthèses éclairantes où il s'était « éclaté », cf. Daniel Fabre (2014b).

Dès 2006, il inscrit ce concept de culture « au second degré » dans les axes de recherche du CNRS⁵. La problématique de l'institution de la culture doit beaucoup à l'« institution imaginaire de la société » de Cornelius Castoriadis (1975), avec cette dimension inaugurale de rupture créatrice dans l'histoire de l'humanité, échappant à la facticité et à la nécessité, une dimension instauratrice qui se retrouve dans les conditions d'émergence de l'art pariétal et la naissance de l'art selon Bataille⁶. Le concept d'institution laissait la place ces derniers temps à celui d'instauration, l'envers de sa réflexion sur le procès de « restauration » cher à Viollet-Le-Duc.

De l'instauration à la “restauration”

Au commencement de toute pensée en acte, il y a pour Daniel Fabre la provocation du paradoxe ou l'intrigue de l'énigme. C'est l'essai de Stéphane Ferret (1996) qui l'a conduit à redécouvrir l'intérêt de ce fameux paradoxe cultivé par les sophistes : est-ce que le bateau de Thésée, le vainqueur du Minotaure, est toujours le bateau de Thésée quand on a fini par changer, face à l'usure du temps, toutes les parties matérielles de la « chose » ?

La question rebondit le plus concrètement et le plus matériellement du monde dans son questionnement sur les enjeux modernes de la « restauration » au sens occidental, le concept paradoxal qui préside justement au travail de Viollet-Le-Duc, notamment sur la citadelle de Carcassonne : « Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans son état complet *qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné* » (Fabre 2014c : 210, mes italiques). La restauration, au sens moderne du terme, comme l'anthropologue ne cesse de le souligner, est une obsession occidentale de reconstitution matérielle avec la reprise des matériaux originels, couplée à la reproduction formelle (au sens morphologique du terme) mobilisant, grâce aux savoirs scientifiques et technologiques, les arts de faire initiaux, au détriment éventuel de la perte de la fonction (la navigation) et au risque de la « cristallisation » ou de la

5. « [La notion de culture en est venue à désigner], dans toutes les sociétés du monde, une catégorie d'objets, d'espaces et de pratiques porteurs de valeurs collectives et champ d'une politique locale, nationale et mondiale des arts et du patrimoine. Cette autonomisation introduit une distance et une réflexivité particulières dans les objets classiques de l'ethnologie et détermine parfois un recyclage de ses résultats. Elle conduit, en tout cas, à une réactivation critique de la notion de culture, suscitant une sorte d'anthropologie au second degré », Daniel Fabre, Président de la Section 38 « Sociétés et cultures, approches comparatives », *Rapport de conjoncture*, CNRS, 2006 : 767.

6. « J'ai voulu souligner le fait que le moment de l'histoire le plus exactement miraculeux, le moment décisif, devait être reculé bien plus haut. Ce qui différencia l'homme de la bête a pris en effet pour nous la forme spectaculaire d'un miracle, mais ce n'est pas tellement du miracle grec que nous devrions parler désormais que du miracle de Lascaux » (Bataille 1955 : 7).

réification des choses (une sorte de fétichisme moderne des objets ou des monuments). L'obsession de la restauration « à l'identique » contraste avec les nostalgies romantiques d'une esthétique des ruines ou avec le simple « refaire » (à côté ou par-dessus), à partir de matériaux périssables et éphémères régulièrement renouvelés, qui avait enchanté Victor Segalen dans ses voyages asiatiques. Un contraste d'attitudes dans les rapports existentiels à la temporalité et aux choses du passé : on lui résiste quitte à se figer ou, au contraire, on lui donne à « dévorer », sachant que, dans un cas comme dans l'autre, on est à distance de la foi dans les promesses d'une recreation du sens, de la structure ou de la fonction.

Ces alternatives se retrouvent par des chemins de traverse, des jeux de miroirs, plus que par un déploiement conceptuel dans le champ de l'art. On les retrouve ainsi au cœur même des enjeux de la re-création artistique avec l'évocation des options du travail « obsessionnel » de Visconti sur son film *Le Guépard*, qui l'ont conduit à rechercher une reconstitution matérielle absolue, totale, du palais du prince Salina. Et qui plus est des objets, des tissus, des étoffes, des costumes de cette aristocratie en déclin. C'est le paradigme de l'obsession d'une reconstitution « absolue ». Selon Daniel Fabre :

« [...] il fallait que tout ce monde soit à la fois objectivé, sensible, jusque dans les moindres nuances de sa matière, pour que la chute du final – la sortie à l'aube dans les rues étroites de Palerme du prince seul, qui jette un dernier regard vers les étoiles parce qu'il est aussi astronome (c'est là sa dimension à la fois métaphysique et démiurgique). Il fallait que tout soit ainsi, aussi complet que possible, pour que l'évidence de la "grande hache" de l'histoire, comme disait Pécerc, s'impose au spectateur »⁷.

Le culte des “restes”

Du mythe au rite : le culte des « restes »⁸. La « grande hache » de l'histoire se rattache, sur le fond, à un même schème paradoxal, à une même trame mythique et rituelle que tissent tous les grands récits : de l'*Apocalypse de Jean* aux derniers moments du déclin du Guépard, en passant par *La Fine del mondo* de De Martino et *Les Immémoriaux* de Segalen. De la continuité inaugurale de la vie et de la belle totalité originelle des choses aux bribes et morceaux qui en restent, le rituel, comme l'écrivait Claude Lévi-Strauss, s'efforce de refaire du continu avec du discontinu (1971 : 608), bricole à partir des éléments épars (reliques et fétiches, bouts et tablettes). Car la vraie « fin », la véritable alternative à l'usure autant qu'à la rupture du

7. Conférence inaugurale du colloque « Matérialités religieuses », musée du quai Branly, Paris, 22 janvier 2015.

8. On ne peut pas ne pas évoquer ici sa contribution au numéro double de *L'Homme* consacré à la chanson populaire : « *Que reste-t-il... ?* Quatre figures de la nostalgie chantée » (Fabre 2015).

temps et à sa dissolution, comme à l'imminence de la dissolution absolue de l'Apocalypse (Aubin-Boltanski & Gauthier 2014), ce n'est pas l'obsession de la restauration ou de la reconstitution matérielle « à l'identique », ni non plus la destruction ostentatoire et agonistique des « grands objets »⁹ mise en scène dans les rituels carnavalesques, c'est la suite (mais il faut le « lire entre les lignes ») : le « faire, défaire, et refaire » et le réassemblage des bribes et des morceaux. La suite des lendemains qui déchantent c'est le culte du passé perdu et retrouvé, une réinvention toujours bricolée des choses sacrées qui permet, par le jeu de la destruction et de la récupération des objets brisés, de se donner l'illusion de la pérennité des choses et de l'authenticité des valeurs incorporées :

« Cette incorporation, sans laquelle rien de la fête ne pourrait revenir, s'appuie encore, discrètement *sur des objets ou des fragments d'objets qui agissent selon le principe de la semence et du levain*. On garde un élément, un fragment de la fête achevée, on le pense capable de générer une future renaissance. Je pense aux peaux de mouton des ours du carnaval de Prats-de-Mollo que l'on conserve » (2014d : 31, mes italiques).

Le paradigme du bricolage est bien au cœur de la religion chrétienne polynésienne réinventée par Gauguin, à laquelle Daniel Fabre a consacré plusieurs séminaires. Dans cette religion syncrétique qui participe autant de l'art que de la religion, les objets polynésiens (les « bibelots ») qu'il sculptait prenaient la place des « objets mal dégrossis » de la religiosité bretonne et les trous de mémoire de la cosmogonie traditionnelle étaient comblés par les témoignages missionnaires récupérés dans les bibliothèques européennes. Les mêmes procédés de récupération opèrent dans les retrouvailles missionnaires des « tablettes parlantes » de l'île de Pâques et dans les réveils « évangéliques » de la religion pascuane, ou encore dans le culte des reliques « authentiques » des demoiselles de Palerme. Faut-il rappeler que le noyau du paradigme du bricolage, quelque peu gommé par ses usages postmodernes, est bien le pré-marquage des bribes et des morceaux, et l'enjeu, celui des contraintes de signifiante, que Daniel Fabre reprend ici par la métaphore des « semences » en germe, une mémoire incorporée des matériaux récupérés qui conditionnent leur réévaluation et leur renaissance ? La scène finale du roman *Le Guépard*, avec l'examen minutieux, marteau à la main, et le tri, dans la poussière, de la valeur « des cinq reliques parfaitement authentiques » effectués par le prêtre paléographe don Pacchiotti (Tomasi di Lampedusa 1959 : 250-251) est de ce point de vue « épatante », selon l'expression spontanée de Daniel.

9. Cf. l'article de Daniel Fabre, « Construire et détruire : le temps syncopé des objets de la fête » : « Le troisième temps [après le temps de la fabrication et de l'exposition "souveraine"] est celui de la *destruction* qui advient comme ponctuation finale, dissolution soudaine, toujours publique, déplorée puis assez vite dépassée » (2014d : 28).

Il m'avait encouragé à rédiger une note de lecture au terme de nos nombreux échanges sur « son Lascaux » (2014). J'ai heureusement eu le temps de lui communiquer, entre Noël 2015 et le Premier de l'An 2016, la recension qui devait paraître en janvier (Mary 2016)... Nous étions descendus ensemble dans la grotte de Niaux, une des rares grottes « authentiques » que l'on peut encore visiter en revivant les émotions de l'apparition des belles choses gravées ou peintes dans la lumière de l'obscurité et l'humidité des pierres qui suintent.

Il s'était précipité à lire cette note et les perspectives ouvertes sur la fin, à propos de l'inauguration de l'art et de l'émergence de la création artistique, l'excitaient beaucoup au regard des promesses d'une anthropologie de l'énigme. Il m'avait mis de côté, à l'occasion de mon départ, le petit ouvrage de Francesco Orlando sur Lampedusa, dont je me permets d'extraire ce passage d'une page cochée par le bas, selon sa pratique :

« Je ne voudrais pas donner l'idée fausse d'un Lampedusa qui avait l'habitude de parler par énigmes. La seule conséquence visible dans ses discours de son aversion pour l'explicite était l'usage de "au fond" ou bien "après tout", chaque fois qu'il disait la vérité. Aucune vérité ne pouvait vraiment l'être en apparence et avec évidence. Chaque vérité dont il valait la peine de se soucier ne l'était qu' "au fond" et qu' "après tout" [...]. Tout naturellement, sa haine pour l'explicite et son goût des sous-entendus ont dû jouer un rôle important dans sa façon de comprendre la littérature, comme ils l'ont joué dans son langage intime. Au départ, l'attitude de Lampedusa envers chaque texte comprenait effectivement une tendance à lire entre les lignes le plus de choses possible, au-delà de la parole écrite : choses qui étaient dans le texte ou qu'il y repérait, mais qui restaient en tout cas presque invisibles du fait d'une réticence volontaire ou non de l'auteur ; seulement, tous les écrivains ne se prêtaient pas également à l'usage de sa sagacité » (1996 : 46-47).

Le dernier livre abandonné sur son bureau par Daniel était *Palmyre, l'irremplaçable trésor*, de Paul Veyne (2015), où il retrouvait de façon paradoxale, par contraste, les éléments constitutifs de son analyse du dispositif des choses pérennes. Ses derniers séminaires se proposaient de revenir sur la question que pose Veyne : le pourquoi de ces situations de saccage et de violence destructrice qui font voler en éclats ce qui fait la valeur d'une culture, qu'il s'agisse du sac du palais d'Été de Pékin (octobre 1860) par une expédition franco-anglaise, ou du pillage du palais de Béhanzin, roi d'Abomey (Bénin, 1892) par le colonel Dodds, et de bien d'autres qui dépassent les situations contemporaines. Si le livre dérobé peut entretenir sur le mode du secret bien gardé, dans l'intimité, le culte de la valeur de la chose écrite et de l'œuvre, la valeur patrimoniale des trésors nationaux et des biens inaliénables de l'humanité est plus que

jamais indexée sur la menace de l'irruption d'une violence sacrilège et d'une dissolution soudaine des choses sacrées, une énigme qui donne à penser. Paul Veyne laisse entendre qu'on peut au moins continuer à « connaître » cette cité de Palmyre dans les livres, mais malheureusement l'histoire nous prouve que l'on peut aussi brûler les manuscrits, les archives et les livres pour en finir avec l'esprit autant qu'avec la matérialité de la lettre.

*Centre national de la recherche scientifique
Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain, Paris
morganam748@gmail.com*

RÉFÉRENCES CITÉES

Aubin-Boltanski, Emma
& Claudine Gauthier, eds

2014 *Penser la fin du monde*.
Paris, CNRS Éd.

Bataille, Georges

1955 *La Peinture préhistorique. Lascaux
ou la naissance de l'art*. Genève, Skira.

Castoriadis, Cornelius

1975 *L'Institution imaginaire de la société*.
Paris, Le Seuil (« Les Collections Esprit.
La Cité prochaine »).

Descombes, Vincent

1983 *Grammaire d'objets en tous genres*.
Paris, Minuit (« Critique »).

Fabre, Daniel

2011 « Face au double », in Daniel Fabre
& Jean-Pierre Piniès, eds, *31 vies et revies
de René Nelli*. Carcassonne, Garae Hésiode.

2012 « D'Isaac Strauss à Claude Lévi-
Strauss : le judaïsme comme culture »,
in Philippe Descola, ed., *Claude Lévi-Strauss,
un parcours dans le siècle*. Paris, Odile Jacob.

2013 « La bobotte », in Michèle Coquet
& Claude Macherel, eds, *Enfances*.
Pratiques, croyances et inventions.
Paris, CNRS Éd. : 167-169.

2014a *Bataille à Lascaux. Comment l'art
préhistorique apparut aux enfants*. Paris,
L'Échoppe.

2014b « La pérennité », in Nathalie
Heinich, Jean-Marie Schaeffer & Carole
Talon-Hugon, eds, *Par-delà le beau
et le laid. Enquête sur les valeurs de l'art*.
Rennes, Presses universitaires de Rennes
(« *Æsthetica* ») : 83-104.

2014c « Le temps des œuvres humaines :
Viollet-Le-Duc entre Occident et Orient »,
in Jean-Pierre Piniès, ed.,
Eugène Viollet-Le-Duc, regards croisés.
Carcassonne, Garae Hésiode : 209-225.

2014d « Construire et détruire :
le temps syncopé des objets de la fête »,
in Agnès Barruol, Yves Crangra
& Hélène Palouzié, eds,
*Regards sur le patrimoine des fêtes
et des spectacles*. Arles, Actes Sud : 20-37.

2015 « *Que reste-t-il... ?* Quatre figures
de la nostalgie chantée », *L'Homme* 215-216 :
Connaît-on la chanson ? : 15-46.

Ferret, Stéphane

1996 *Le Bateau de Thésée*.
Le problème de l'identité à travers le temps.
Paris, Minuit.

Lévi-Strauss, Claude

1971 *Mythologiques*, 4. *L'Homme nu*.
Paris, Plon.

McCarthy, Mary

1988 [1974] « Vivre avec les belles choses »,
in *Le Roman et les idées. Et autres essais*.
Paris, Fayard : 130-159.

Mary, André

2016 « Daniel Fabre : à propos de *Bataille à Lascaux* », *Ethnologie française* 161 : 165-170.

Midant, Jean-Paul

2014 « La représentation des dessins de Viollet-Le-Duc à l'Exposition universelle de 1855 », in Jean-Pierre Piniès, ed., *Eugène Viollet-Le-Duc, regards croisés*. Carcassonne, Garae Hésiode : 171-182.

Orlando, Francesco

1996 *Un souvenir de Lampedusa* [1962], suivi de *À distances multiples* [1996]. Trad. de l'italien par Michel Balzamo. Paris, L'Inventaire.

Piniès, Jean-Pierre, ed.

2014 *Eugène Viollet-Le-Duc, regards croisés*. Carcassonne, Garae Hésiode.

Rolland, Romain

2012 *Journal de Vézelay, 1938-1944*. Éd. par Jean Lacoste. Paris, Bartillat.

Tomasi di Lampedusa, Giuseppe

1959 *Le Guépard*. Trad. de l'italien par Fanette Pezard. Paris, Le Seuil.

Veyne, Paul

2015 *Palmyre. L'irremplaçable trésor*. Paris, Albin Michel.

Weiner, Annette

1992 *Inalienable Possessions. The Paradox of Keeping-While-Giving*. Berkeley, University of California Press.